

toire (scène hilarante des relevés d'identités), rencontre avec des filles à papa blondes et allumées, irruption par effraction dans une fête hollywoodienne, très collet monté et décadente... Ils ne font quand même pas long feu et doivent battre en retraite dans le désordre, essayant au passage un tir de légitime défense de la part d'un tonton flingueur, mi Charlton Heston, mi Clint Eastwood, qui malheureusement fait mouche. La face éclairée du décor californien ne leur aura valu que des déboires. L'un d'entre eux serré par les flics, un autre tombé sous les balles d'une Amérique raciste et paranoïaque. Ils ne devront finale-

ment leur salut qu'à la solidarité des employés de maison, frères et sœurs d'origine. Ulcérés, ils regagneront le ghetto, comme un cocon protecteur. Bien décidés à y limiter leurs frasques.

Larry Clark, fasciné par ses anti-héros, ne renonce pas pour autant à les magnifier. On retiendra longtemps leur retour, superbes images renversées, reflétées dans une flaque d'eau boueuse.

L'enfant terrible de la contre-culture, photographe et cinéaste combattant, reste fidèle à ses sources et nous offre avec *Wassup rockers* un film passionné, bien dans la lignée des précédents *Kids* (1995) ou *Ken Park* (2002). ◀

Hélas, à l'image de Beyrouth encore sous perfusion pour sortir des guerres intestines qui s'emballe et se paralyse en d'inextricables embouteillages, Malek, jeune architecte d'apparence dynamique et bien équilibré, souffre à intervalles irréguliers de SAS (syndrome d'apnée du sommeil), narcolepsie qui le plonge dans l'inconscience avec interruption partielle de la respiration. Il lui suffit d'une contrariété, d'un passage à vide, d'un relâchement d'attention, pour que se déclenche une crise.

Cette affection met chaque fois sa vie en danger par ses possibles conséquences. Qu'on l'imagine évanoui en haut d'un échafaudage, sur un banc de la corniche déserte, dans la cohue d'une boîte de nuit ou, pire encore, au volant de sa voiture, pris dans les embarras de la circulation. Cette maladie est aussi indirectement la cause de la dégradation de ses rapports avec les autres. Les intimes surtout.

Ce garçon d'une trentaine d'années reste immature. Sa mère Claudia le surprotège avec les excès cumulés, frôlant l'inceste, d'une veuve angoissée et d'une mamma méditerranéenne. Sa liaison avec Zaina (Alexandra Kahwagi) est aussi parasitée. La jeune fille, émancipée, à l'unisson d'une génération sortie de tous les traumatismes du passé récent, voudrait tout simplement s'évader de la dramaturgie libanaise. Et profiter en paix des distractions faciles (musique, alcool, cigarettes, jogging, randonnées en voiture...) ou avoir des relations sentimentales, franchement décontractées. À

A perfect day

Film libanais de Joana Hadjithomas
et Khalil Joreige

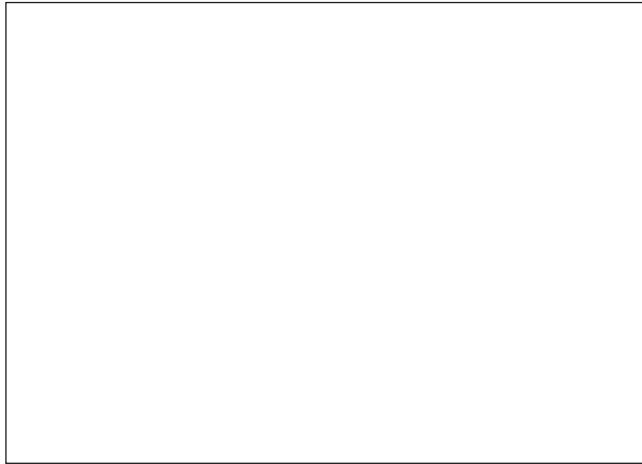
► À défaut d'être parfait, comme le suggère son titre ironique, ce jour d'apparence ordinaire dans l'agitation frénétique de Beyrouth en reconstruction pourrait avoir une grande importance pour Malek (Siad Saad) et sa mère Claudia (Julia Kassar).

Ils vont se résigner à déclarer, officiellement devant notaire, la mort de leur père et mari, après 15 ans de disparition. Ils mettront ainsi fin à cette douloureuse période de deuil incertain et à un inextricable imbroglio juridique.

Leur cas n'est qu'un exemple parmi les 17 000 Libanais kidnappés et portés disparus durant la guerre civile et qui bloquent, par leur absence et dans l'espoir d'un

hypothétique retour ou d'une identification dans les charniers mis à jour, autant les transactions d'héritage (compte en banque, titre de propriété...) que la possibilité donnée aux familles d'opérer enfin leur deuil. Seule solution : laisser aux proches l'initiative argumentée et sans conteste d'une déclaration de mort.

C'est aujourd'hui qu'ils vont effectuer la démarche. Ce n'est pas le moment de s'endormir avant d'avoir mené à son terme cette journée particulière qui devrait leur apporter plus de sérénité dans une ville qui renaît tumultueusement de ses cendres et de ses gravats, après des années de panique.



l'évidence, Malek n'est pas l'homme de la situation et après plusieurs tentatives de rabibochages, elle va finir par le plaquer. Mais rien n'est définitif et irrémédiable dans ce pays en pleine mutation où se côtoient la vie et la mort, le passé et le présent. Les fondations de nouveaux immeubles, qui s'élèveront flambant neufs, dégaient des cadavres enfouis comme des sarcophages. Survivants des temps de terreur, des gardes du corps en poste au coin des rues sirotent du café et grillent des cig-

rettes aux frais des résidents dont ils surveillent par routine les allées et venues.

On ne sait trop ce qui sortira de ce temps de latence. Le film, sur un rythme aux lenteurs lancinantes, entrecoupé de poussées de fièvre, traite le pays et les personnages comme des corps convalescents, en voie de guérison, mais avec des risques de rechute.

Dans une grande complicité esthétique, les deux réalisateurs, qui sont aussi plasticiens, ont su admirablement saisir cette fragilité. ◀

Frères d'exil

Film turco-germano-kurde de Yilmaz Arslan

► Le film invoque en exergue le Pasolini des débuts, pamphlétaire social et poète aux sentiments exacerbés. Juste référence pour un film au réalisme très cru qui frappe fort et n'épargne les coups à personne, notamment dans l'exposé des antagonismes idéologiques et humains entre Kurdes et Turcs en terre d'immigration et des rapports difficiles entre

immigrés et autochtones, dans une Allemagne qui peine à gérer les contradictions de sa modernité, sans se priver d'évasions lyriques, d'allégories, de citations fabuleuses renvoyant au mythe fondateur du Kurdistan et de réminiscences en flash-backs qui content le passé des personnages. Dès le prologue, le film s'inscrit dans une fatalité, pathétique

et cruelle, proche de la tragédie grecque. Un mouton est rituellement égorgé sous le couteau du sacrificateur et son sang éclabousse l'écran. Derechef on assiste à la sépulture d'un jeune héros, victime de mort violente, tandis que la voix off de son partenaire, aux intonations enfantines, récapitule la situation. Les destins sont scellés dans la violence. Le drame peut se nouer sous nos yeux. Quelque part dans la campagne turco-kurde, du côté de Dyarbakir, pauvre région pastorale condamnée à l'émigration de ses forces vives, Azad (Erdan Celik), jeune berger vigoureux et déluré, s'apprête à partir pour l'Allemagne, des rêves plein sa besace, comme l'a fait, des années auparavant, son aîné Zeki (Bulent Buyukasik). Celui-ci s'est d'ailleurs chargé des frais du voyage et a promis de faciliter l'installation en terre étrangère.

Mais Zeki n'est pas le paisible travailleur que laissent présager sa correspondance et la part d'économie qu'il transférait aux parents. Il n'est qu'un vulgaire proxénète dans un réseau d'exploitation clandestine de "filles de l'Est" où tous les abus et tous les coups sont permis (pas plus de 15 minutes la passe sur les parkings d'autoroute, sinon c'est la raclée et la mise à pied avec probable expulsion du territoire). Pour épargner, au moins provisoirement le petit frère et dissimuler ses embrouilles, Zeki le place dans un foyer d'accueil.

Les conditions sont précaires et Azad en est réduit à exercer la fonction de barbier dans les toi-